

Madame De Staël
à Vincelles en 1806



1766-1817

Madame de Staël à Vincelles en 1806

Était-ce le 28 ou le 29 avril ? je ne sais pas, on ne sait pas. Mais ce qui est certain c'est que c'était en 1806, ce mardi ou mercredi de fin d'avril qu'elle est venue s'installer au château de Vincelles. Elle ? Oui, elle, et son entourage



immédiat, ce qui fait tout de suite près d'une dizaine de personnes : ses enfants, Albert (13 ans) et Albertine (qui fêtera ses 9 ans en juin), Auguste-Wilhelm Schlegel, leur précepteur, Olive, la femme de chambre, François, le valet de chambre, Uginet, l'intendant, Auguste¹ et Mathieu² qui sont là dès le 29, et ses autres amis qui viendront bientôt, très bientôt, ils le lui ont promis... et elle saura le leur rappeler s'ils tardent un peu ! Elle ? Oui, elle, «la baronne des baronnes» comme on l'a appelée parfois, mais plus précisément Anne-Louise-Germaine Necker baronne de Staël-Holstein³, la fille

de Jacques Necker⁴, l'amie de la liberté, l'écrivain que toute l'Europe lit, la femme dont on parle dans les papiers publics, l'exilée. Car c'est évidemment l'exil et non pas la gloire qui la conduit à Vincelles. Quoi que... L'exil, c'est peut-être aussi le talent qui se tourne contre soi...

C'est la veille que Mme de Staël est arrivée à Auxerre. Une lettre du banquier Bidermann, lui donnant certainement par écrit l'accord de séjourner chez lui, en

¹ Auguste de Staël (1790-1827), fils aîné de Mme de Staël, en pension à Paris pour préparer l'École polytechnique.

² Mathieu de Montmorency-Laval (1767-1826), futur duc et pair de France; ami fidèle de Mme de Staël depuis 1788, il le restera jusqu'à sa mort.

³ Elle avait épousé le baron Eric-Magnus de Staël-Holstein (1749-1802), ambassadeur de Suède à Paris, en janvier 1786.

⁴ Jacques Necker (1732-1804), Genevois et protestant, il fut pourtant l'un des plus grands ministres de Louis XVI; son renvoi fut à l'origine des troubles du 14 juillet 1789.

sa propriété de Vincelles, l'y attendait. Elle ne perdit pas de temps, puisqu'elle se présente, presque aussitôt, à la préfecture pour se mettre en règle avec les autorités en signalant sa présence et son intention de séjourner à la campagne. Elle descend à l'auberge du Léopard, sur les quais, comme le font la plupart des voyageurs, y passe la nuit, peut-être une partie de la matinée suivante et elle arrive au "château". Les guillemets s'imposent car la bâtisse n'a pas encore son aspect actuel, il n'y a ni la tour nord, ni le prolongement du côté sud, il s'agit "juste" d'un corps de bâtiment de deux étages et de sept fenêtres de façade. C'est une maison meublée, prête à être habitée, appartenant à un banquier d'origine suisse connu sur la place de Paris, un ami de Du Pont de Nemours, ce dernier étant en affaires avec Mme de Staël qui le connaît fort bien, un arrangement temporaire peut donc très facilement être conclu. Mme de Staël a peut-être en outre une idée de cette maison, car elle est déjà passée à maintes reprises devant chez Bidermann, puisque, jusqu'à il y a peu, la route qui conduisait de Paris à Lyon traversait Vincelles et longeait la maison. Mais s'en souvient-elle ? Ce dont elle se souvient – et qu'elle ne risque pas d'oublier – c'est que Vincelles est au sud d'Auxerre, qu'Auxerre est à 41 lieues de Paris, donc à la limite du périmètre que lui a fixé l'Empereur. En étant à Auxerre – ou Vincelles, ce qui dans son esprit revient à peu près au même – elle respecte l'exil des 40 lieues, mais maintient une certaine "pression" sur les autorités.

En effet, dès le 28 avril, le préfet, Rougier de la Bergerie, réagit et rédige son rapport pour Pelet de la Lozère, conseiller d'Etat chargé de renseigner Fouché sur tout ce qui se passe de suspect dans le deuxième arrondissement du



pays dont Auxerre dépend. Il reçoit la réponse du Conseiller vers le 4 mai: le séjour de Mme de Staël à Vincelles ou au chef-lieu du département est autorisé, mais il n'est pas question de réduire davantage la distance qui la sépare de Paris. Le préfet doit bien y veiller et régulièrement Pelet de la Lozère le lui rappellera. Fouché sait bien ce que Mme de Staël désire, ce qu'elle vient attendre en limite presque exacte de sa zone interdite, elle lui a demandé, de Lyon le 21 avril, un sauf-conduit de trois semaines et l'autorisation de se rapprocher de Paris pour aller de vive voix défendre sa cause

auprès du Conseil de liquidation, afin de tenter d'être payée d'un dépôt de deux millions de livres fait par son père au Trésor royal en 1778⁵. Ni Fouché, ni Napoléon, à qui elle a écrit ce même jour, ne lui ont répondu. Elle vient donc sagement, prudemment, mais fermement attendre son autorisation à la limite autorisée. Mais Napoléon ne la veut pas à Paris; même si comme l'a écrit Constant

⁵ Voir à ce sujet le très récent ouvrage de Jean-Denis Bredin, *Une singulière famille*.

« on a trop l'air de l'exiler pour ne pas la payer »⁶, le motif profond est ailleurs, comme elle-même veut revenir à Paris, ne serait ce que quelques jours, pour bien autre chose que pour récupérer l'argent de son père. Elle s'en explique d'ailleurs à Mme de Tessé qui, comme bien d'autres, ne comprend pas son acharnement à vouloir vivre à Paris:

« Parmi les malheurs de ma vie, Madame, il y a de n'être pas entendue, même par les personnes qui me sont le plus chères, sur la douleur que me cause mon exil. Ce n'est point Paris, mais mes amis et une carrière pour mes enfants, que je regrette: il me faut chercher un pays pour les placer si je ne puis revenir dans celui-ci, et quitter pour jamais mes amis, ma langue et ma patrie. Recommencer la vie au milieu de la vie⁷, rompre avec le passé sans que le retentissement en cesse, se refaire un avenir auquel l'espoir manque en entier, ne plus revoir ce qu'on aime, ou exiger d'un au plus des sacrifices cruels, c'est un tel enchaînement de douleurs que je ne sais jamais si je ne mourais pas d'un cœur brisé la semaine suivante. A présent que je vous ai parlé, Madame, vous m'entendrez. Faut-il ajouter encore que de ne plus communiquer avec un esprit tel que le vôtre, de passer sa vie en traduction, en explication de soi-même, tandis qu'on s'entendait à demi-mot, qu'on gagnait à vous parler, à désirer de vous plaire, à recevoir de votre âme une étincelle qui faisait croire encore à ce qui est noble et vrai, c'est une douleur qui, je l'avoue, m'accable? Et je vois que des hommes forts - Cicéron, Bolingbroke, Ovide - savaient mieux braver la mort que l'exil; je suis bien sûre que cela est plus facile. Mais le mal du pays tient toutes les fibres du cœur, et je souffre non pas un instant mais nuit et jour, à chaque mot que je dis ou que j'entends en français. Je ne respire pas l'air sans lui dire adieu; enfin, si je vis, c'est parce que j'ai des enfants et que je crains l'inconnu de la mort. Adieu, Madame, peut-on vous parler autrement que du fond du cœur? »⁸.

Voilà plus de deux ans et demi qu'elle n'est pas rentrée chez elle, dans sa ville, qu'elle n'a pas ressenti le tourbillon de cette vie qu'elle aime et qui n'existe qu'à Paris; aller au théâtre, voir ses amis, discuter du bonheur et des malheurs du monde, agir à sa mesure, être là où les choses se passent, où une idée peut soulever les enthousiasmes, vivre où elle a toujours aimé vivre. Mais Napoléon ne la veut pas à Paris... La démesure des adversaires est troublante : que peut sérieusement craindre le maître de l'Europe d'une femme seule, sans protecteur, sans parti derrière elle? On a parfois le sentiment que Napoléon redoute davantage cette femme-là que les armées ennemies. Et pourquoi? Parce qu'elle parle divinement... C'est que le grand art de Mme de Staël, c'est celui de la conversation; elle a l'art des mots, de la parole, elle manie les idées avec une

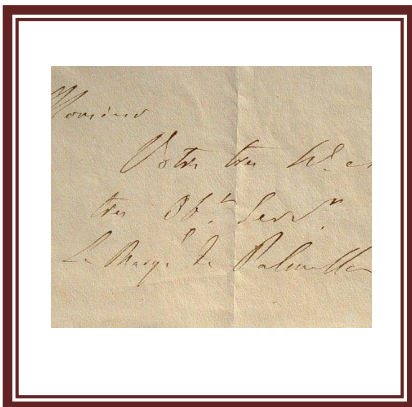
⁶ Lettre de Benjamin Constant à Rouselin de St Albin, du 21 mars 1806.

⁷ Mme de Staël, née à Paris le 22 avril 1766, a alors 40 ans.

⁸ Lettre du 30 juin 1806; Mme de Tessé (1741-1814), née de Noailles, personnage haut en couleurs, favorable à l'idéal révolutionnaire.

conviction et une passion extraordinaire; l'entendre parler est un bonheur et une expérience qui peut bouleverser votre vie (Benjamin Constant en est d'ailleurs un exemple). On ne résiste pas à un tête-à-tête avec Mme de Staël, elle vous touche, elle vous émeut, elle vous fait rire, elle vous convainc. Ses idées sont celles des premiers amis de la liberté, de ceux qui ont applaudi et se sont engagés en 1789, avant de devoir partir aux jours sombres de 1792, de ceux qui ont grandi avec l'esprit des Lumières, qui veulent bâtir un monde juste, équitable, sans absolutisme ni despotisme. Une constitution bien établie et une séparation des pouvoirs sont les bases évidentes d'un état neuf et stable; le pouvoir d'un seul est, aux yeux de Mme de Staël, une erreur dramatique. L'Empereur dira à Auguste de Staël: « ... si je laissais venir votre mère à Paris (...) elle gâterait des gens de mes entours, elle achèverait de me gâter Garat. »⁹ Elle parlerait, elle ferait du prosélytisme. Napoléon ne la veut pas à Paris...

Mais quand elle arrive à Vincelles, elle ne pense pas être là pour très longtemps; dès qu'elle aura une réponse dans un sens ou dans l'autre, elle continuera sa route ou repartira en Suisse. C'est ce qu'elle écrit, le 4 mai, à son ami Maurice O'Donnell¹⁰:



« ... Je suis venue en France, à la distance d'exil qui m'est prescrite, pour tâcher d'être payée d'un dépôt de deux millions fait par mon père, dont vous avez peut-être entendu parler, et dont je n'ai pas obtenu un sol jusqu'à présent. Je consacrerai quelques semaines à faire à cet égard toutes les tentatives que mon devoir de mère m'impose, et je partirai pour la Suisse et de là pour l'Italie, après les avoir épuisées. (...) Adressez-moi votre lettre à Coppet¹¹; elle m'arrivera sûrement. Dans la triste

commune que j'habite, je ne sais pas comment de Vienne une lettre me parviendrait. ... ».

Mais le temps passe et rien d'officiel ne vient; le 14 juin, elle écrit encore au Comte Fédor Golowkin¹²:

« ... et je reste tristement où je suis, sans rien obtenir ni pour ma fortune ni pour mon exil. Tous les huit jours on m'assure que ce sera fini la semaine prochaine; et ce qui dure, c'est la douleur. Vous avez passé par tout cela, mais l'avoir dans le présent est rude. Un de ces jours je prendrai mon vol pour je ne sais où, jusqu'en Russie, c'est un peu loin¹³ ; ce serait bien près si vous m'y

⁹ Cité dans les *Mémoires de Bourrienne*.

¹⁰ Maurice O'Donnell (1780-1843), Autrichien de souche irlandaise, qu'elle rencontra à Venise en 1805.

¹¹ Village de Suisse, à quelques kilomètres de Genève; le château, qu'avait acheté Necker, est ressenti à la fois comme un refuge et comme une prison par sa fille exilée.

¹² Comte Fédor Golowkin (1766-1823), ancien diplomate russe, très cultivé, spirituel et malicieux; Mme de Staël l'avait rencontré à Berlin en 1804.

¹³ Et pourtant, elle ira bien jusque-là en 1812...

promettiez beaucoup de vos semblables, mais je n'y crois pas. Ecrivez-moi toujours à Coppet, car je suis ici d'une manière tellement incertaine que je ne serais pas sûre d'y recevoir votre lettre. »



Puis, vers la fin juin, une nouvelle échéance apparaît; c'est celle du 15 août, jour de la Saint Napoléon, qui laissait espérer des mesures exceptionnelles. Mme de Staël l'écrit, le 27 juin, à Friederike Brun¹⁴:

« (...) Je sens que je serais mieux auprès de vous; mais cette malheureuse France, le mauvais génie de ma destinée, me retient encore ici jusqu'au 15 d'août, jour où l'on prétend que, pour la fête, les exilés seront rappelés. J'espère peu de cette

mesure générale, et quand elle aurait lieu, j'ai bien peur que les mesures générales ne me concernent jamais. (...) »

Finalement, le passage à Vincelles devient un véritable séjour; la courte halte s'éternise...

La vie à Vincelles

Disons-le tout net: Vincelles, comme Auxerre ne conviennent pas à Mme de Staël. Le 8 mai, elle présente les choses ainsi à son ami Suard¹⁵:

« Je sais de ma pétition, qui demandait un sauf-conduit pour aller plaider ma liquidation, qu'on a écrit que je pouvais rester ici. En vérité ce serait une triste vie : il n'y a pas un secours pour l'éducation, pas un livre, pas un musicien, c'est la vraie Scythie d'Ovide. Toute la littérature du département consiste dans les vers de notre préfet, M. de la Bergerie, sur les moutons¹⁶. »

Les moutons ne sont pas son sujet de prédilection et quand elle est reçue chez le préfet, les assistants qui entendent sa conversation restent tous « *comme des nigauds ébahis* », selon les propos d'un témoin¹⁷. Personne n'ose, semble-t-il, lui renvoyer la balle de l'esprit. Cependant elle fait sensation dès qu'elle paraît dans un lieu public, elle est regardée comme une "bête curieuse" par ces gens qui n'ont rien à lui dire, mais qui se pressent sur son passage et qui sont déconcertés, sinon déçus, par cette femme qu'ils imaginaient plus élégante, plus gracieuse, plus

¹⁴ Friederike Brun (1765-1835), femme de lettres d'origine allemande, mariée à un Danois et installée à Genève l'hiver précédent.

¹⁵ Jean-Baptiste-Antoine Suard (1734-1817), critique littéraire, fondateur du *Publiciste*; il était déjà l'ami des Necker.

¹⁶ La publication des *Géorgiques françaises du préfet* avait été annoncée par le *Journal typographique et bibliographique* dans son numéro du 10 pluviôse an XIII (30 janvier 1805). Il était non seulement auteur de poésies bucoliques mais aussi d'ouvrages sur l'agronomie. (CG)

¹⁷ Louis Crozet (1784-1858), camarade et correspondant de Stendhal (lettre du 15 juin 1806).

féminine, plus belle, moins vive, moins pressée, moins directe; et une sérénade sous ses fenêtres ne suffit pas à la distraire de ses préoccupations.

Heureusement, ses amis répondent à l'appel. Le premier à venir est Mathieu de Montmorency, le premier et le plus cher de tous ses amis; il restera une quinzaine de jours dès son arrivée et reviendra quelques jours en juillet, accompagné de son cousin Adrien. Auguste restera une petite semaine, à l'arrivée de sa mère à Vincelles, puis repartira à Paris où il prépare le concours d'entrée à l'École polytechnique (revoir Auguste, qu'elle avait envoyé seul à Paris depuis neuf mois, est aussi un motif important du rapprochement de la capitale); il est possible qu'il ait fait d'autres passages à Vincelles, mais rien n'est certain. Il y a des amis comme Camille Jordan ou Claude Hochet qui passeront la voir; et puis Elzéar de Sabran, frère de Delphine de Custine, qui semble être resté auprès d'elle une très grande partie de son séjour icaunais.

Mais ceux qu'elle attend avec impatience sont Prosper de Barante¹⁸, dont elle est amoureuse, qui est très pris par ses devoirs et ses obligations de carrière, mais qui viendra quatre fois la voir, évidemment toujours trop brièvement pour elle; le jeune Pedro de Souza, ce diplomate portugais de 25 ans qui l'a



accompagnée de Suisse à Auxerre et qui a continué sa route jusqu'à Paris, un jeune homme raffiné et lettré qu'elle a rencontré à Rome l'année précédente, il viendra quelques jours en juin et passera plus de trois semaines avec elle en août; Mme Récamier¹⁹ viendra à deux reprises à Vincelles, vraisemblablement une

semaine dans la deuxième quinzaine de mai et une douzaine de jours à partir de la mi-juillet, une maladie de sa mère l'empêchant de rester pour un long séjour continu; et enfin, l'attendu parmi les attendus, celui qu'elle espère toujours et auquel elle est liée par un lien si particulier: Benjamin Constant²⁰. Il n'arrive auprès d'elle (après qu'elle lui eut envoyé lettre sur lettre et même Uginet en personne) que le 7 juin; ils resteront une petite semaine à Auxerre, puis s'installeront à Vincelles jusqu'au 29 juin, et Constant reviendra près d'elle du 16 juillet jusqu'au 24 août. Voilà les personnages; mais que font ces gens?

¹⁸ Prosper de Barante (1782-1866), fils du Préfet du Léman, futur homme politique et auteur d'une *Histoire des Ducs de Bourgogne*.

¹⁹ Juliette Récamier (1777-1849), la très célèbre « Belle des belles », immortalisée par Gérard et Chateaubriand.

²⁰ Benjamin Constant (1767-1830), futur auteur d'*Adolphe*, ses contemporains retiendront son action politique; sa vie se métamorphose quand il rencontre Mme de Staël en 1794; il est vraisemblablement le père d'Albertine.

L'activité à Vincelles

Même si Mme de Staël est particulièrement malheureuse lors de son séjour à Vincelles, il ne faut pas penser qu'elle passe ses journées à se lamenter, pleurant sur son sort au creux de l'épaule compatissante d'amis dévoués. Elle est une femme particulièrement active, un tourbillon d'énergie qui dort généralement peu. Elle retient ses hôtes pendant des heures dans des conversations passionnantes et très pointues. Car c'est aussi par la parole que passe sa pensée; je veux dire par-là, qu'en poussant une idée, qu'en creusant un point de vue et en pouvant être contrariée par ses interlocuteurs ou au contraire entraînée encore davantage par eux, sa pensée se fortifie et les idées se construisent et s'organisent. En quelque sorte, elle essaye en parlant ce qu'elle synthétisera par écrit dans ses ouvrages.

Mais on ne fait pas que parler à Vincelles; on écrit aussi. La correspondance est bien sûr prenante et nécessaire. Il n'est d'ailleurs pas rare que Mme de Staël tienne une conversation tout en rédigeant quelques lettres: lettres d'amitié, lettres d'amour, lettres d'affaires aussi. Elle ne laisse pas passer un courrier sans écrire à ses amis les plus proches; elle profite aussi d'un retour de l'un de ses amis vers la capitale pour lui remettre des lettres qui échapperont ainsi au "cabinet noir" de Bonaparte. Quand on se trouve séparé de ceux que l'on aime, la correspondance est le seul lien véritable, la seule lutte contre l'oubli; il faut donc stimuler le cœur et l'âme de ses amis (et Mme de Staël le fait d'ailleurs parfois avec tant de véhémence qu'elle produit l'effet contraire...).

Mme de Staël s'occupe évidemment également de sa situation politique et financière. Elle écrit à ceux qui pourraient avoir une quelconque influence sur les décisions de l'Empereur, pousse ses amis à agir pour elle. Mais elle est aussi une femme d'affaires; à la mort de son père, en avril 1804, il a bien fallu qu'elle le devienne pour gérer la très considérable fortune familiale. Ainsi elle est continuellement en contact épistolaire avec son notaire Fourcault de Pavant, qui se déplacera même jusqu'à Auxerre; elle écrit aussi régulièrement à Du Pont de Nemours qui investit pour elle en Amérique. Elle dirige aussi, de loin, les études de son fils aîné, en l'incitant à lui rendre compte de ses leçons, de ses impressions, de ses sentiments. Il n'a pas encore 16 ans qu'elle le charge de rencontrer les principaux personnages du pays pour les incliner à agir en sa faveur auprès de l'Empereur. La correspondance est, pour tous, une activité importante et l'heure du courrier un moment très attendu. Malheureusement, la malle-poste ne passe plus à Vincelles, il faut donc envoyer chercher les lettres à Auxerre et là encore la ville n'est pas bien desservie. Benjamin Constant, le 10 juin, présente ainsi les choses à sa tante, Mme de Nassau:

« Il passe beaucoup de chaises de poste, mais qui ne font que changer de chevaux de sorte qu'on n'y gagne pas même de savoir les nouvelles de Paris. Je ne les sais que par les journaux... »

Cela étant, il existe une astuce pour recevoir le plus tôt possible une réponse très attendue:

« *Je charge Eugène de mettre au bas de cette lettre le détail de la manière dont vous pouvez me faire parvenir une lettre* »²¹

Explication d'«Eugène» (c'est Uginet que Mme de Staël appelle Eugène):

« *Pour que votre réponse à cette lettre arrive vite et sûrement, il faut que vous ayez la bonté de la joindre à un livre pour en faire un paquet, puis la mettre à la diligence des maîtres de poste de Paris à Auxerre avec l'adresse de Madame, en y ajoutant ces mots : recommandé aux soins de M. Robin. Cette voiture part tous les matins à 6 heures précises du matin, ne reçoit point de lettre purement et simplement, voilà pourquoi je dis de joindre la vôtre à un livre. Il faut aussi observer qu'il est de rigueur que les paquets soient envoyés la veille du départ. Mille compliments empressés.* »

La diligence mettant 16 heures pour relier Paris à Auxerre, une lettre peut donc être reçue moins de 24h après avoir été "empaquetée". Ce système est utilisé plusieurs fois par Mme de Staël.

On n'a pas écrit que des lettres à Vincelles. Mme de Staël a la particularité de susciter le goût de l'écriture à ses amis, et presque tous, poussés par elle, publieront des ouvrages. Dans ces groupes d'intellectuels qu'elle réunit toujours autour d'elle, où qu'elle se trouve, on échange idées, points de vue, on donne des lectures de chapitres entiers qui sont discutés, applaudis ou remis en cause et chaque jour le travail continu.

La maîtresse de maison étant elle-même un auteur de métier, elle donne le "la". A Vincelles, Mme de Staël travaille

à *Corinne ou l'Italie* qui sera publié en mai 1807 et connaîtra un succès immédiat. *Corinne* n'est pas seulement un roman qui finit comme une tragédie classique, c'est aussi un réquisitoire contre les sociétés figées, une revendication à pouvoir vivre selon ses goûts et ses talents quand on est une femme d'exception, tout cela étant savamment imbriqué à des réflexions sur les beaux-arts et sur un pays alors plutôt méconnu par les Français - *Corinne* est encore à l'actualité aujourd'hui, puisque cet ouvrage sera au programme de l'agrégation pour l'an



²¹ Dans une lettre de Mme de Staël à Fourcault de Pavant, datée du 15 août 1806.

2000! - . Constant, lui, travaille chaque jour à son grand ouvrage sur les religions, qui l'occupera toute sa vie. Auprès de Mme de Staël, il trouve de judicieux conseils et Schlegel, l'un des plus grands intellectuels de son temps, qui suivra pendant 13 ans Mme de Staël, plus en tant qu'ami qu'en tant que précepteur de ses enfants, est un interlocuteur de tout premier plan. Ce dernier est lui occupé à ses travaux sur la dramaturgie des tragédies classiques et à quelque traduction. Elzéar de Sabran s'applique à son poème en sept chants, *Le Repentir*, qu'il n'achèvera qu'en 1815, mais dont il lira déjà de nombreux vers à Vincelles devant ses amis. Pedro de Souza aussi s'essaye à la rime, puisque, encouragé par Mme de Staël, il a entrepris d'adapter en français les *Lusiades* de Camoëns; et chaque matin il semble lui avoir présenté son travail.

« Ces pauvres octaves de Camoëns me manquent presque autant que leur auteur. C'était ma perspective du réveil... »²²

Si Mme de Staël est "réveillée" par les vers de Souza, c'est parce qu'on travaille surtout le matin et que Mme de Staël écrit souvent dans son lit. Elle écrit aussi volontiers sur ses genoux ou sur le dessus d'une cheminée, mais jamais devant un bureau ou à une table de travail. C'est une habitude qu'elle a prise pour ne pas avoir l'air d'être dérangée d'un travail sérieux si quelqu'un venait à pousser sa porte...

Lors de son séjour, Mme de Staël a fréquenté plutôt peu la société icaunaise. Elle a vraisemblablement passé quelques soirées chez le préfet; peut-être a-t-elle vu un ou deux spectacles; elle a aussi été dîner à Bazarnes chez Mme Roman, sœur de Bidermann et genevoise de naissance; et puis il semblerait que ce soit à peu près tout. Mme de Staël ne fait le plus souvent que de brefs passages à Auxerre; elle n'y séjourne vraiment à proprement parlé qu'à deux reprises, la première étant quelques jours en juin, pour attendre Constant, puis Pedro de Souza et rompre un peu la solitude de Vincelles. Mais Constant écrit le 10 juin, toujours à sa tante :

« Auxerre est la plus triste des villes de France, ce qui est beaucoup dire. Le pays est absolument sans bois et le terrain d'une sorte de pierre calcaire qui fait la réverbération la plus désagréable. On croit marcher dans un tournebroche de fer-blanc aujourd'hui que la chaleur est excessive. »

Il est certain que le parc de Vincelles doit leur sembler plus accueillant et la belle saison est toujours plus agréable à la campagne qu'en ville où l'air risque d'être vicié et les maisons étouffantes. C'est donc à Vincelles que Mme de Staël amène ses amis, là où aussi l'on est entre soi en toute tranquillité.

C'est vraisemblablement pour la belle Juliette et Mathieu de Montmorency, que Mme de Staël organise, le 26 juillet, une représentation théâtrale à Vincelles. Il s'agit certainement d'*Agar dans le désert*, une pièce qu'elle avait écrite l'hiver précédent et qu'elle avait jouée en mars à Genève avec Albert et

²² Dans une lettre de Mme de Staël à Pedro de Souza du 26 août 1806.

Albertine. Elle la reprend sans doute devant ses amis avec la même distribution. Mme de Staël a-t-elle convié ce soir-là certains membres de la société locale ? Nous n'en trouvons mention ni dans la correspondance ni dans le journal de Constant...

Mais l'ennui...

Enfin, malgré ses amis venus fidèlement la voir, Mme de Staël s'ennuie, s'impatiente surtout, et ses nerfs sont souvent à vif, ce qui lié à son caractère inquiet et néanmoins impétueux, n'est pas sans créer quelques scènes explosives dans l'intimité. Elle ne trouve un peu de repos que grâce à l'opium que lui prescrivent les médecins:

« Ma santé a été toujours de plus en plus mauvaise dans ce séjour où je souffrais tant! et c'est à force d'opium que je me suis épargné douze heures de peine sur les vingt-quatre. »²³



Et Constant note dans son journal, le 24 juillet:

« Tout bien considéré, je crois sa situation meilleure, et je la crois plus près d'obtenir ce qu'elle désire tant. Elle n'en est que plus triste et plus impatiente. »

Pour rompre cette impatience, exacerbée par cette vie de province qu'elle n'aime pas et la solitude qui lui pèse, Mme de Staël fait des projets de voyages et se donne de nouveaux buts à court terme. Ainsi en juin, elle pense à aller à Plombières pour retrouver Mme Récamier qui envisage d'y conduire sa mère; mais ce projet ne se concrétise pas. Alors, quand Constant part pour Paris le 30 juin (notamment pour tenter d'améliorer le sort de son amie), Mme de Staël part aussi; mais elle, elle va à Chaumont-sur-Loire chez Le Ray, propriétaire du château de Chaumont, en affaires avec Du Pont de Nemours et elle-même dans des investissements en Amérique. Ce petit voyage est donc à la fois une distraction et un voyage d'affaires. Elle est de retour à Vincelles le 12 ou le 13 juillet et Benjamin Constant, Juliette Récamier et Prosper de Barante sont auprès d'elle dès le 16. C'est alors qu'elle décide d'aller à Spa, ses amis lui faisant savoir qu'il y a là une belle société. L'idée semble bien arrêtée, puisque le 1er août le préfet, Rougier de La Bergerie, fera savoir directement au ministre de la police, qu'il lui a délivré un passeport pour Spa, alors sur le territoire français. Mais là encore, plusieurs événements vont contrecarrer ce projet.

²³ Dans une lettre de Mme de Staël à Pedro de Souza du 5 juin 1806.

« Dans leurs discussions de juillet Mme de Staël et Constant s'étaient mis d'accord sur la stratégie à suivre pendant les prochains mois. Il s'agissait cette fois, non d'un vague projet, mais d'une décision ferme: l'exilée achètera une propriété près de Paris et cherchera à s'y faire tolérer, afin d'obtenir - si tout va bien - la permission de réintégrer la capitale. L'article 17 de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* et l'article 5 de la Constitution de l'an III reconnaissent la propriété comme l'un des quatre droits « naturels et imprescriptibles ». Au surplus, la Constitution de l'an III définissait la propriété comme « le droit de *jouir* et de disposer de ses biens... » Depuis 1795, ni la constitution acceptée après brumaire ni les sénatus-consultes n'avaient porté théoriquement atteinte à ces principes. Nous conjecturons qu'au Conseil d'Etat ceux-ci avaient été cités pour favoriser une demande de résidence. Dès le 29 mai 1805, Prosper de Barante faisait allusion à un projet de ce genre: « *Une terre achetée sur les confins de cette auréole de proscription qui entoure la couronne de fer vous remettrait à peu près à Paris* ». Plus d'une année plus tard Mme de Staël va passer à l'action (...)»²⁴

De Vincelles, elle charge alors son notaire de lui trouver la propriété idéale:

*« ... Je vous ai écrit que je désirais une terre de dix à quinze lieues de Paris. (...) En m'écrivant, ne désignez la distance qu'en y ajoutant dix lieues de plus que le vrai, et parlez de moi comme d'un tiers. J'ai des raisons de croire que ce moyen est le meilleur que je puisse prendre, et je compte sur votre intérêt pour me le rendre le plus facile et le plus prompt possible. (...) Je voudrais aussi que l'habitation fût bonne et qu'elle eût dix à douze appartements de maître meublés. Pour ce qui tient au luxe, vous savez que je n'y suis pas attachée. Si cette terre me sert à rentrer, cela fait, il est probable que je n'y mettrai jamais les pieds. (...) »*²⁵

Mme de Staël, qui attend des nouvelles de son notaire et d'autres de Prosper de Barante qui risque de partir pour l'Espagne, ne se presse pas de partir, et la perspective, même temporaire de s'éloigner encore davantage de Paris ne la réjouit guère. C'est alors, le 8 août, que Schlegel tombe assez gravement malade; et le 9, Mme de Staël apprend que Mathieu de Montmorency, à Paris, est, lui aussi, tombé malade. Elle ne veut plus partir avant d'être parfaitement rassurée sur son état de santé²⁶.

Le 10 août, la compagnie quitte Vincelles pour Auxerre où Schlegel pourra être plus commodément suivi par un médecin. Mais le malade ne semble accorder aucune confiance aux praticiens locaux et l'on fait venir de Paris Koreff, un médecin allemand, qui arrive à Auxerre le 19 août. Le 22 ou le 23 août, Mme de Staël part enfin, mais non pour Spa... pour Fontaine Française où Mme de Saint

²⁴ *Précisions précieuses de Béatrice Jasinski dans la Correspondance générale de Mme de Staël, Tome VI.*

²⁵ *Dans une lettre de Mme de Staël à Fourcault de Pavant, du 28 juillet 1806.*

²⁶ *Il faut savoir que Mme de Staël craint toujours qu'on ne lui cache un malheur plus grand, depuis qu'en avril 1804, on lui a précisément dit que son père n'était que malade alors qu'il était déjà mort.*

Julien²⁷ la reçoit avec ses enfants, Schlegel – pas bien remis, puisque sa maladie se redéclare début septembre – et Sabran. «*Je suis ici pour tuer le temps que Benjamin passe à Paris*» écrit Mme de Staël à Mme Récamier, le 6 septembre. Et le 11 septembre, elle et les siens quittent Fontaine Française pour regagner Auxerre. Benjamin Constant n'a pas perdu son temps à Paris, puisque le 12 septembre alors qu'il vient de voir Fouché, il écrit dans son journal: «*Rouen consolidé*». Auxerre ne sera cette fois qu'une halte pour Mme de Staël; puisqu'elle part dès le 14 septembre pour Rouen. Paris se rapproche et Vincelles s'efface.

Bilan

Mme de Staël a donc séjourné à Vincelles en deux temps, deux mois de fin avril à fin juin 1806, puis environ un mois en juillet - août de cette même année.

La rupture entre un hiver très brillant à Genève et une quasi solitude à Vincelles fut très rude pour elle. Le calme de la province et le manque de ressources intellectuelles l'ont déçue et dépitée, à cela s'ajoutent le mutisme des autorités à sa pétition et le maintien de l'exil à 40 lieues. Elle résume ainsi elle-même sa situation à Friederike Brun:

« ... Je suis toujours ici dans la même situation, voyant mes amis de temps en temps, et les attendant encore plus que je ne les vois; profitant mal de la solitude, parce que je prends de l'opium pour dormir, et que l'opium abîme les nerfs; attendant ce 15 août non comme une espérance, mais au moins comme le jour où je cesserai d'en avoir, et ne sachant rien du tout après cela de mon avenir. (...) »²⁸

L'avenir, ce sera la gloire dans toute l'Europe, mais aussi l'exil à travers toute l'Europe. Et puis Paris, un jour, à nouveau, enfin !... mais si tard!

Article de Caroline VATAN pour le «Petit Echo de Vincelles» de juin 1999

Madame de Staël est une des grandes figures littéraires de la période dite préromantique. Son œuvre, dont l'importance fut largement reconnue par ses contemporains, influença plusieurs générations. Puis la valeur et la nouveauté des ouvrages critiques et politiques s'estompèrent, le style des romans vieillit. La haine de Napoléon, les passions politiques ont fait leur œuvre : il demeure, de l'histoire étrange de cette femme qui joua un rôle indéniable en ces temps bouleversés, un portrait stéréotypé. Les recherches sur elle et ses amis du Groupe de Coppet vont s'amplifiant depuis les années 1960 et empruntent des voies tout à fait nouvelles.

²⁷ Mme de Saint Julien (1729-1820), amie de Voltaire, qui aima recevoir en son château les plus beaux esprits de son temps.

²⁸ Dans une lettre de Mme de Staël à Friederike Brun du 15 juillet 1806.

L'héritage des Lumières

Germaine Necker, baronne de Staël, est la fille du célèbre banquier genevois Necker, dernier grand ministre de Louis XVI. Sa mère tint à Paris l'ultime salon littéraire de siècle, née dans cette ville, la jeune fille grandit en conversant avec les derniers Encyclopédistes, avec les célébrités littéraires, avec les représentants de l'aristocratie et de la politique. Protestante, elle épouse en 1786 le baron Staël-Holstein, ambassadeur de Suède, mariage mal assorti qui jettera Mme de Staël à la poursuite d'un insaisissable bonheur : Narbonne, Ribbing, Barante et d'autres, Rocca, le mari de la dernière heure, jalonnent cette vie douloureuse, et Benjamin Constant, le plus longuement aimé, saura le mieux lui infliger la torture de l'impossible union.

En 1788, elle publie son premier ouvrage, *des Lettres sur Jean Jacques Rousseau*, vibrant éloge du philosophe, où se dessine une attitude critique nouvelle : on ne juge plus d'après des critères extérieurs à l'œuvre et au lecteur, mais par la sympathie, en un double mouvement d'identification et de distanciation.



Le salon de Mme de Staël devient un centre de la vie parisienne et se politise à mesure qu'approchent les années décisives. Elle se jette avec passion dans la politique. Toute sa vie elle tentera de faire triompher la démocratie dont l'Angleterre offre le modèle. Mais, en août 1792, le groupe libéral dont elle est l'âme est vaincu, elle se réfugie en Suisse et retourne à la littérature. Elle publie, en 1795, un recueil de nouvelles, précédé d'un *Essai sur les fictions* que traduira Goethe. En 1796, paraît *De l'influence des passions sur le bonheur*, étude pessimiste des souffrances que les passions engendrent ; seule consolation : l'étude qui fait progresser la pensée.

De 1795 à 1800, Mme de Staël lutte pour les idées de la première Révolution et pour la réconciliation des partis, ce qui lui vaut la méfiance du Directoire et l'exil.

L'écrivain et le pouvoir

Lorsque Bonaparte prend le pouvoir, Mme de Staël voit en lui l'homme qui sauvera la Révolution. Quand elle publie, en mai 1800, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions*, elle désespère déjà. Dans ce livre, elle fait coïncider les préoccupations politiques et préoccupations littéraires en un plaidoyer pour les Lumières et pour la perfectibilité. Une voie est ouverte à l'étude des rapports de la littérature

avec la société et la politique. Elle propose aussi de puiser des thèmes nouveaux dans le passé national, réhabilite le Moyen Age chrétien et démontre la stérilité à laquelle les règles élaborées par l'âge classique condamnent la littérature, thème repris dans ses ouvrages ultérieurs. Le livre est mal accueilli par le nouveau maître qui n'aime pas les remises en question, et par les milieux réactionnaires en politique et en littérature.

Aussi l'époque suivante est-elle vouée à une lutte perdue d'avance. Bonaparte trouve Mme de Staël trop influente auprès des opposants regroupés autour des généraux Bernadotte et Moreau. En 1803, il la chasse, la plaçant dans la situation désespérante de qui mendie la permission de vivre en son lieu d'élection.

Dans ces années, s'affermir en elle l'idée que l'écrivain a un rôle à jouer et que le génie peut aussi bien triompher par la pensée que se réaliser dans l'action. Cela ne peut convenir à Napoléon, il la classe parmi les irréductibles. L'erreur pour elle a été de croire qu'à force de montrer du talent, elle convertirait l'empereur à ses idées ; autre erreur d'imaginer qu'il l'accepterait à Paris sans qu'elle donnât des gages.

Les grands romans

Quand elle publia *Delphine* en 1802, elle aggravait son cas en évoquant des problèmes politiques, sociaux et religieux dans un esprit contraire à celui du gouvernement. Le roman remporte un foudroyant succès : l'héroïne enchante les lecteurs émus par la lente descente aux abîmes de cette trop jeune fille qui perd ses illusions sur le monde, l'amitié et l'amour, et jusqu'à l'estime d'elle-même.

Delphine et *Corinne* (1805), nouveau triomphe, sont dominées par l'angoisse profonde de l'auteur. *Corinne*, elle aussi, meurt désespérée ; tout lui est donné, hors le bonheur par l'amour. Elle diffère de *Delphine* en ce qu'elle est artiste et génialement douée : le roman s'éclaire d'un jour très différent ; les arts, la littérature font corps avec l'intrigue au lieu d'en illustrer quelques épisodes. Enfin, *Corinne* est le symbole et le chantre de l'Italie à la recherche de son indépendance ; elle est l'écrivain guide et prophète, figure qui s'épanouira à l'époque romantique.

L'exploration de l'Europe

En exilant Mme de Staël, Napoléon lui ouvrait l'Europe. Elle étudie l'Italie dans *Corinne*, au moment où elle réfléchit à son grand livre, *De l'Allemagne*, récit d'une découverte merveilleuse qui va lui permettre de dépasser, sans le renier, l'héritage des Lumières. Elle prédit le renouveau de la poésie dont elle désespérait en 1800, du théâtre et de la philosophie. Le livre aurait produit un gros effet en 1810. Mais Napoléon le fait détruire avant sa



publication. C'est en 1813 que *De l'Allemagne* provoquera une révolution dans les esprits en mettant à la portée d'un plus grand nombre les idées qui couraient dans des cercles intellectuels restreints.

Auparavant, Mme de Staël, réduite au silence, contrainte à vivre dans un petit coin de Suisse, s'est enfuie en mai 1812 à travers l'Europe en guerre ; elle a découvert la Russie en plein soulèvement contre l'envahisseur. Dans les *Dix années d'exil* (1818), elle décrira l'éveil de l'âme russe, comme jadis celui de l'Italie ou de l'Allemagne.

L'apogée

Mme Staël, recouvrant sa liberté, devient un acteur important dans la lutte contre Napoléon. Reçu à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Londres, par tout ce qui compte en politique, elle dispose d'un pouvoir réel sur l'opinion publique. Elle acceptera les Bourbons sans joie, mais retrouvera Paris et une sorte de puissance. Elle compose alors le livre destiné à glorifier son père, livre qui s'élargira pour devenir les *Considérations sur les principaux événements de la Révolution* (1818), l'Empire y compris, sa conséquence essentielle ; l'ouvrage se termine sur un examen du système politique anglais, modèle proposé de toute démocratie.

Mme de Staël s'éteint à Paris, avant d'avoir achevé le cycle de son œuvre et d'avoir vu triompher certaines de ses idées dans la génération romantique. Son esprit survivra par son gendre, le duc de Broglie, et à travers le groupe d'écrivains et d'amis qu'elle avait su réunir autour d'elle, ce Groupe de Coppet qui contribua à répandre à travers l'Europe un des courants d'idées les plus puissants du XIX^{ème} siècle.

Tiré de l'Encyclopédie Universalis